

SE COMPRENDRE



N° JAU/39 - 7 novembre 1965

" NOUS AVONS PARTAGE LE PAIN ET LE SEL "

par Serge de Beaurecueil

Paris, Le Cerf, coll. "Parole et Mission", 1985, 105 p., 8 f 40

Voici un excellent et beau petit livre qui fait réfléchir et méditer, Il est à lire par tous ceux qui travaillent, coopèrent, oeuvrent de façons diverses en terre musulmane. Il éclairera des interrogations, illuminera des recherches, apprendra à aimer ceux que l'on considère comme loin de nous alors que nous sommes proches sous bien des aspects. Méditation sur l'action apostolique non à la lumière de la vie publique du Christ mais à celle de sa vie cachée : le temps de Nazareth vécu par le Père de Beaurecueil à Kaboul en Afghanistan comme l'ont, vécu ailleurs, et avec des modalités diverses, Charles de Foucault, le Père Peyriguère, l'abbé Monchanin, comme la vivent les Petits Frères et Petites Sœurs de Jésus et combien d'autres, prêtres, religieuses et laïcs enfouis en milieux musulmans, dans le silence et la fidélité de tous les jours, rencontrant le Seigneur au creux du quotidien.

Le Père de Beaurecueil est parti pour le Caire en 1946 mais il a trouvé sa Terre Promise non pas en Égypte où il allait étudier mais dans les montagnes de l'Asie centrale, où le conduisit l'étude d'un mystique musulman persan de naissance, Abdallah Ansâri, né à Hérat dans le Khorassan au XI^e siècle. Après un premier voyage en 1955-56, il y retournait quelques années plus tard pour assumer la charge de professorat à l'Université de Kaboul. "Ma patrie spirituelle", écrit-il, ma Terre Promise, c'est l'Afghanistan. Mes pères, mes frères, mes enfants, ce sont les Afghans, aimés tels qu'ils sont, avec leurs grandeurs et leurs misères, leurs joies et leurs peines, leurs espérances ; ce sont eux avec qui, conscient de la signification sacrée du geste, je partage chaque jour le pain et le sel.

L'auteur s'est signalé, outre sa thèse de théologie en 1946 sur "l'homme image de Dieu selon St Thomas d'Aquin", par des études érudites et profondes sur Ansâri parues entre autres dans les Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études orientales du Caire et dans "Les Mardis de Dar el-Salam" (Paris Le Caire).

Ses recherches sur ce Mystique musulman ont fait l'objet de publications diverses des œuvres de celui-ci et d'un ouvrage : "Khwâdja Abdallah Ansâri, mystique hanbalite" (Beyrouth, Imprimerie catholique, 1965).

Tout a commencé un soir à Kaboul où le Père reçut la visite de Ghaffar, jeune musulman de quinze ans : "Je suis venu vous demander quelque chose : accepteriez-vous que nous mangions ensemble, une fois chez vous, puis une fois chez moi ? Je voudrais que nous partagions le pain et le sel, après quoi nous serions liés pour toujours..." Ainsi fut fait. Hélas ! quelques mois plus tard Ghaffar était tué accidentellement en auto. Son camarade, qui conduisait, était blessé. Au Père qui le visite à l'hôpital, il dit simplement ceci : "Quand je serai guéri, comme avec Ghaffar, il faut que nous partagions le pain et le sel...".

C'est sous ce signe de l'hospitalité d'Abraham que le Père rédige quelques réflexions "théologiques" : en Afghanistan, dit-il, la théologie se confond avec la vie, la prière, l'amour, "avec la

découverte des liens spirituels que crée le partage du pain et du sel". Trois courts chapitres nous conduisent à cette découverte.

I. LE PAIN ET LE SEL

La Terre Promise (Gn. 12,1) pour le Père est donc la terre de l'Afghanistan. Là sont ses pères, ses frères, ses enfants, aimés tels qu'ils sont. Et ceci grâce à la "rencontre" presque fortuite du mystique Abdallah Ansâri : elle fut en effet déterminante. Sous d'autres cieux, au cœur du pays touareg, le Père Ploussard annonçait lors de son arrivée à Agadès le 4 décembre 1960 : "Je suis venu pour vous... pour rester avec vous. Je ne suis pas venu ici pour quelques années mais pour y vivre... et puis surtout pour y mourir. Je ne pense pas rentrer en France. Jamais... Je viens ici pour toujours. Je viens rester ici. Je deviens Targui à partir de maintenant... Désormais je suis un des Touareg, un point c'est tout... Mon pays, maintenant, c'est ici" (Carnet de route, Paris, Le Seuil, p. 210).

Le pain rompu (Didachè, IX,4) était considéré par les premiers chrétiens comme le sacrement de l'Église. L'Église a existé pendant des siècles en Afghanistan, puis tout a disparu. Cependant, "le pain et le sel m'ont fait découvrir l'Église, écrit le Père, celle de chez nous, partie intégrante de cette humanité immensément aimée de Dieu, rachetée par le Sang du Christ "répandu pour une multitude" (Mt. 26,28), peuple de Dieu, race élue, sacerdoce royal, nation sainte (1 P 2,9), épouse resplendissante de l'Agneau (Ap. 21,9). Elle ressemblait à ces femmes de chez nous dont le visage, découvert à la maison, disparaît au dehors sous le voile, au point qu'il est impossible de les reconnaître" (pp. 34-35). Ils sont déjà dans l'Église les martyrs de la foi, les foules anonymes massacrés par les hordes de Gengiz-Khân, les Ansâris et les Ghaffars... "tous ceux qui, aimant leurs frères, sont demeurés dans la lumière" (1 Jn. 2,10). Au dehors de la maison, l'Église est encore là, dissimulée sous le voile : "l'enfant reconnaît sans hésiter sa mère, à sa démarche, à l'inflexion de sa voix. Ainsi ai-je reconnu la présence de l'Église par instinct de connaturalité, pour avoir partagé avec ses enfants le pain et le sel. Comme elle était discrète, silencieuse ! Se réservant sans doute pour le jour des Noces éternelles où l'Époux, dans le miroir, devait être le premier à contempler sa beauté, elle ignorait ses propres traits... A son insu, j'ai soulevé le voile et son visage de lumière s'est miré dans mon cœur. Sans doute ne me croirait-elle pas si je la révélais à elle-même... Je vis donc, lourd de ce secret, que Dieu seul partage avec moi" (p. 36).

Puisqu'il n'y a qu'un pain nous ne formons qu'un corps (1 Co. 10,17). "Lorsque j'ai, pour la première fois, partagé le pain et le sel avec Ghaffar, c'était dans une pièce contiguë à la petite chapelle où, le soir même, je devais consacrer l'Eucharistie. Célébrant au rite oriental, c'est ce même pain, partagé entre nous pour sceller l'amitié, dont une part est devenue le Corps du Christ. Il l'ignorait, je le savais... Parce que le partage du pain avait délibérément pour but d'assurer entre nous une communauté de vie, une unité d'être, en moi et par moi il avait part au mystère, dont il avait accompli le geste préfiguratif. Ainsi les Hébreux de l'Exode, assoiffés par la marche au désert, burent de l'eau jaillie du rocher sous le bâton de Moïse (Ex. 17,5-6; Nb. 20,7-11). Or, nous dit St Paul, "tous ont bu le même breuvage spirituel, ils buvaient en effet à un rocher spirituel qui les accompagnait, et ce rocher c'était le Christ" (1 Co.10,4). Ils ne s'en doutaient certainement pas... Mais Dieu, Lui, le savait et les sauvait à travers un geste humain, figure sacramentelle de l'Eau Vive que devait prodiguer son Fils (Jn. 4,10 ; 7,37) (p. 39).

J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... (Mt. 25,31-35). Que demandera-t-on aux bouddhistes, chrétiens, musulmans, sikhs, hindous ? S'ils ont jeûné ? S'ils ont fidèlement accompli leurs prières ? "On les jugera sur le partage du pain et du sel, sur l'hospitalité, sur l'amour". Ghaffar arriva un jour à la mosquée sans manteau parce qu'il l'avait donné à un pauvre en chemin ; il hébergeait gratuitement une famille dans le fond du jardin ; il offrait simplement mais généreusement l'hospitalité. "Je ne t'ai rien dit, car tu n'aurais pas compris ; mais je savais que le Christ entrait avec moi, à travers moi, dans ta pauvre demeure (Mt. 10,40), et en mettant la main au plat, je savais que c'était avec Lui que, dans un geste de portée éternelle, tu allais partager le pain et le sel" (pp. 42-43).

La vie éternelle Ghaffar avait écrit sur une feuille volante à la fin d'une série d'interrogations : "Si donc nous voulons demeurer vivants éternellement"... La phrase était restée inachevée. Beaucoup posèrent la question au Sauveur (Mt. 19,16; Mc. 10,17; Lc. 10,25 ; 18,18) : Que faire pour posséder la vie éternelle ? "Pour avoir la vie, il leur suffit d'observer fidèlement ces commandements de respect, de justice et d'amour que Ghaffar, comme les interlocuteurs du Christ, avait pratiqués dès sa jeunesse. Comme eux, la vie éternelle tant désirée, il l'avait en germe dans son cœur, sans le savoir..." (pp.44-45).

Et il passa toute la nuit à prier Dieu (Lc. 6,12). Trente ans dans un Ordre où la prière tient une grande place ! "C'est pourtant en Afghanistan que j'ai découvert la prière", écrit le Père : cette prière spéciale qui dresse l'homme devant Dieu pour un peuple qu'il aime, dont il se sent solidaire et dont il se sait responsable. "C'est ainsi que la nuit, lorsque mon peuple dort, pieds nus, accroupi dans le fond de ma petite chapelle, je me fais son intercesseur... Et je suis là, accablé de toutes les fautes de mon peuple, affligé de toutes ses peines, lourd de tous ses espoirs... Tous les petits qui sont nés aujourd'hui, j'en fais des enfants de Dieu. Toutes les prières accomplies dans les maisons, dans les mosquées, je les transforme en "Notre Père". Mon cœur n'est plus que le creuset où, au feu de l'amour du Christ, tous les alliages de chez nous se métamorphosent en or. Et à travers mes lèvres que je lui prête, c'est l'Afghanistan tout entier qui clame vers le Père cet "Abba" que lui souffle l'Esprit" (Rm. 8,15; Ga. 4,6) (p. 52).

Si le grain ne meurt... (Jn. 12,24). Partir ailleurs ? Mais alors "l'Épouse resterait ensevelie, anonyme, sous les plis du voile, et la phrase de tous les Ghaffars demeurerait inachevée... Il faut donc que je reste avec mon peuple, afin de les aimer, comme Jésus "jusqu'à la fin" (Jn. 13,1). Pour moi, c'est la seule grâce que je demande par l'intercession d'Ansâri, de Ghaffar et de tous nos saints". "Il faut beaucoup de pain, du bon pain, pour que tous ceux de mon peuple aient leur part. Et pour cela, il faut que le grain meure, le meilleur grain. Je l'ai compris en contemplant Ghaffar étendu sur le sol, drapé de blanc, endormi pour toujours, à l'endroit même où nous avions partagé le pain et le sel" (pp. 53-55). Où l'avez-vous mis ? a-t-on demandé pour Jésus. Et le Père de revendiquer justement d'être enseveli près de la tombe de Ghaffar avec comme épitaphe en persan : "Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (Jn. 13,1). Avec nous il avait partagé de pain et le sel" (mot-à-mot : "lui et nous étions devenus pain-et-sel").

Le sel de la terre (Mt. 5,13). "Le sel ne fait que donner sa saveur au pain partagé. Du geste humain il fait un sacrement. Sous son action, le partage du "pain quotidien" devient communion au "pain de demain", le peuple de chez nous devient la Nation sainte, le malheureux n'est plus que ce "plus petit d'entre mes frères" dont le Christ a revêtu les traits... Pouvoir admirable du Sel de Dieu qui révèle toute la saveur des hommes, qui fait se dégager la bonne odeur du Christ (1 Co. 2,15), de toutes les fleurs de mon peuple, épanouies au soleil de la grâce, bercées au souffle de l'Esprit" (p. 58).

Et de terminer ce chapitre en écrivant : "Si quelqu'un désormais demande ce que je peux bien faire, loin de mon couvent, dans nos montagnes, qu'on ne lui réponde pas que j'enseigne à l'Université, ni que je poursuis mes travaux sur la mystique musulmane (c'est vrai, mais tellement secondaire !...) ; simplement, car c'est là l'essentiel : "Il partage le pain et le sel".

II - CELA SUFFIT.

Malheur à moi si je ne prêchais pas l'Évangile ! (1 Co. 9,16). Tout le problème est là. Or le partage du pain et du sel apparaît avant tout comme un mystère de silence ! La Parole est bien présente mais dans le geste et dans le cœur. Où est la proclamation du Royaume ? Quelqu'un d'autorisé écrit au Père : "Je pense que vous êtes dans le droit fil de l'Évangile, que l'essentiel du Message du Seigneur est dans ce partage et que s'il est accompli, cela suffit".

La lumière sous le boisseau. Pendant trente ans le Christ s'était tu. Contre trois ans à peine de prédication... Le Verbe incarné, Lumière du monde (Jn. 8,12), trente ans "sous le boisseau" ! Simple artisan d'un petit bourg de Galilée, incognito. "Venir, être, s'incarner, demeurer parmi les hommes, y être vu d'abord, avant d'être entendu... Voilà la vie cachée" ! Celle-ci était le long chemin qui, à longueurs d'années, conduisait au Calvaire. Le Sauveur y faisait son apprentissage de l'humiliation et de l'obéissance, en portant la croix des hommes tous les jours. A la lumière de l'Incarnation comme à celle de la Rédemption, la vie cachée apparaît comme une partie intégrante de la mission du Verbe.

Comme la pluie et la neige... (Is. 55,10). Dans la vie cachée de Nazareth, le Verbe est là. Il ne se fait pas entendre mais voir (Is. 1,14) et sous les traits d'un charpentier. Il n'emprunte pas alors notre bouche pour faire son oeuvre mais nos mains. "Nos gestes d'hommes, où s'exprime notre être (plus que dans nos paroles), même les plus banals, sont devenus divins. Il suffit de les faire pour faire ceux du Verbe, pour que le Père y retrouve son Fils. Si on ne le sait pas, lui du moins le sait bien" (p. 71).

Le Royaume de Dieu est parmi vous (Lc 17,21). Les deux paraboles du grain jeté en terre et du grain de sénevé illustrent la réponse de Jésus aux Pharisiens sur le Royaume de Dieu. Pour qu'un jour la moisson soit à point, pour que les oiseaux trouvent l'ombre, il faut et il suffit que le contact ait lieu

avec la terre, il faut et il suffit que le grain y soit enfoui. La vie cachée, c'est le Verbe de Dieu enfoui dans notre terre, où la nuit de Noël, il fut jeté. Rien d'insolite à observer, mais le Royaume est là, en Lui, présent.

Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu"(Jn 1,48). Le charpentier quitte son atelier ; il va vers les hommes, la vie publique commence, mais Jésus se tait. Il se mêle à la foule, "il passe" (Jn 1,35). "Où demeures-tu ?" Question de Rawân (ami du Père) à Paris, question de Ghaffar à Kaboul, de tant d'autres... Venez et voyez. Il ne s'agit pas d'abord d'entendre mais de voir. Nathanaël, Jésus l'a déjà vu sous le figuier. Dans un regard, Jésus l'a deviné. Cela suffisait pour l'instant, Nathanaël en verra bien d'autres, jusqu'au Seigneur ressuscité. "Vie cachée de Jésus ! Rencontre avec les hommes, pénétration de leurs secrets, de leurs appels... Condition de toute parole qui, pour être acceptée, doit être une réponse" (p. 77).

Et il fut transformé devant eux (Mt 17,2). Point commun entre la vie cachée et la Transfiguration, ici et là le Verbe se fait voir, dans le silence... A Nazareth et au Tabor c'est le même Jésus qui se fait voir. A Nazareth quiconque le veut voit Jésus, comme tout autre habitant du village. A la Transfiguration, seuls Pierre, Jacques et Jean sont admis, et ils devront se taire, jusqu'à ce que tout soit accompli. (Mc 9,9). Pour comprendre le sens total de sa mission en Afghanistan, le Père avait besoin de la Transfiguration : celle de Jésus, présent, vivant chez les Afghans d'aujourd'hui, en eux, aimés de lui, sauvés par lui, sans le savoir... "Comme au Tabor, j'ai vu rayonner "la gloire" (Lc 9,32), tout à la fois la sienne et la leur, sur leur visage. Les vêtements élimés d'un "pauvre" de chez nous ont tout à coup ruisselé de lumière. Comme au Tabor, du haut du ciel, j'ai entendu la voix du Père qui le proclamait son enfant... Je n'avais plus qu'à m'incliner, front contre terre, et à adorer en tremblant" (Mt 17,6) (p. 79).

Cela suffit... La Bonne Nouvelle c'est que le Verbe est venu partager le pain quotidien des hommes, pour qu'ils partagent avec lui le grand repas du Royaume. La Bonne Nouvelle c'est que "Dieu est amour" et que "celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui" (1 Jn 4,16).

"Cela suffit, car tout y est, comme dans la vie cachée de Jésus. Non pas certes en ce sens que ce soit là le dernier mot : nous savons bien qu'il y a eu la vie publique, la Passion, la Résurrection, et tout le reste jusqu'à la Parousie. Mais en ce sens que tout y est déjà présent, mystérieusement, comme l'arbre entier dans le grain... La vie cachée de Nazareth c'est l'Incarnation qui s'accomplit et la Rédemption qui commence, c'est le Verbe de Dieu fécondant notre terre, c'est le Royaume parmi nous, c'est le Sauveur pénétrant, libérant et comblant nos aspirations les plus secrètes, c'est l'envers de la Transfiguration... Tout y est actuellement donné, et tout y est à venir... Mystère de Nazareth, perpétué dans nos montagnes, tu peux durer trente ans, cent ans et même plus !... Puissé-je t'accomplir chaque jour davantage, chaque jour mieux... Cela suffit : c'est déjà le Salut" (pp. 82-83).

III - LES LANGUES DE FEU.

Dès le début le Père se heurte au problème de la langue. Et pourtant le Verbe, Lui, chaque jour conversait avec les hommes. Dieu employait le langage des gens, le dialecte de son village, à Nazareth. "Parlée par Lui, la langue était divinisée et devenait divinisante à son tour, la langue méprisée d'un coin perdu de Galilée devenait la langue de Dieu... Avant même que de servir à porter la Bonne Nouvelle, elle lui "accordait" la manière de penser et de sentir. Elle devenait sacramentelle"... (p. 86). Et les autres langues ?

A Nazareth, lorsque Jésus parlait aux hommes... Sa langue était la leur, langue "maternelle" apprise en balbutiant sur les genoux de Marie... Le Verbe parlait araméen, "comme tout le monde". Parole ordinaire, de chaque jour, qui n'avait pas pour but de proclamer aucun message, hormis l'Amour qui dans le ton transparaissait. Elle était là, pour cimenter l'union avec les hommes. Le mystère du pain et du sel requiert pareillement la parole pour que le geste ne soit pas seulement le signe de l'amitié mais l'instrument de la sanctification des Afghans, de leur rattachement au Christ à travers nous. Il fallait parler leur langue ; il fallait que le langage commun fût le leur. Parler la langue non seulement pour "se débrouiller" mais encore pour "rencontrer", pour pouvoir vraiment "partager".

A Nazareth, lorsque Jésus parlait au Père... Jésus ne s'entretenait pas seulement avec les gens du village, il parlait avec le Père : "Le dialecte de Nazareth, le brave araméen vulgaire, se trouvait introduit comme de plain-pied dans les échanges trinitaires ; il devenait sacré, et bien plus que l'hébreu, puisque c'était alors le langage de Dieu. Et il restait en même temps le langage des hommes,

celui de leurs humbles prières de pécheurs implorant la pitié, le pardon, ou la foi..., ou la santé pour leur enfant, ou simplement le pain, qui manque quelquefois... Coulées dans les mêmes mots, c'est en son Nom (Jn 14,13 ; 15,16) qu'elles montaient vers le Père, qui désormais n'y voyait plus que la prière toujours exaucée de Jésus (11,42)." Prier avec les mots des Afghans, chanter avec leurs mélodies pour que "leur langage et leur chant soient désormais ceux de Jésus et deviennent pour eux sacrements du salut" (p. 91).

Il ne leur parlait point sans paraboles (Mt 13,34). Le langage c'est toute une façon de penser et de s'exprimer, tout un héritage spirituel. Jésus préférait au langage abstrait les paraboles plus "parlantes". La fleur d'une langue ce sont ses poèmes. Jésus connaissait les poèmes d'Israël. Il usait des Psaumes qu'il récitait en araméen (Mc 15, 34). Redits par lui, les vieux chants d'Israël trouvaient enfin leur véritable sens que les psalmistes n'avaient guère pu qu'entrevoir. "Des siècles durant, dans son peuple, on avait chanté son chant à lui, sans le savoir". Ne devais-je pas en faire autant ? Certes il y a à prendre et à laisser dans les poèmes "profanes", si beaux soient-ils. Mais le rôle du pain et du sel partagés est d'assumer le meilleur et de sauver le pire. "Il doit donc y avoir dans les poèmes de chez nous, écrit le Père, des pépites d'or pur qui n'attendent que d'être dégagées du sable et d'être offertes à Dieu". L'œuvre à accomplir était donc d'extraire les diamants de leur gangue pour que l'Esprit puisse les embraser de ses feux. "Et ces poèmes de chez nous, fleurs du langage de mon peuple, purifiés, transfigurés, disant plus que ce que leurs auteurs auraient jamais pu rêver, devaient entrer dans ma prière, dans la prière de l'Église, dans la prière du Christ, pour qu'il leur donne leur sens plénier, tout comme aux Psaumes, lorsqu'au milieu des siens il les chantait à Nazareth" (p. 94).

L'or, l'encens et la myrrhe (Mt 1,11) ce sont quelques bijoux, des poèmes tirés de la cassette pour les offrir : quelques strophes de Rumi (XIII^e s.) et d'Ansâri (XI^e s.) que le Père commente.

Le mystère du pain et du sel, "mystère de transparence", se résume dans ce joyau d'Ansâri :

"Mon Dieu ! Qu'est-ce donc là, que Tu as fait pour tes amis ?
"Quiconque les cherche Te trouve,
"Et tant qu'il ne Te voit, il ne les connaît point."

Un cheikh d'Afghanistan confiait un jour au Père de Beurecueil : "Je n'ai jamais vu jusqu'ici un seul vrai soufi : quelqu'un dont la seule rencontre eût suffi à bouleverser ma vie". "Avant toute parole (ils en sont tellement saturés !), conclut le Père, ce que mon peuple exige, de nos jours comme il y a neuf siècles, c'est que l'on soit au milieu d'eux une vivante épiphanie de Dieu".



Certes, comme le dit bien le P. de Beurecueil lui-même, le dernier mot n'est pas dans la vie cachée et dans le temps de Nazareth : la vie cachée suffit mais pour un temps seulement. Le Royaume est à annoncer explicitement, le semeur doit sortir pour semer... L'annonce orale de Jésus mort et ressuscité sera toujours le moyen normal, voulu par le Christ lui-même pour l'évangélisation. Mais les terrains sont divers, certains demandent une longue préparation morale et psychologique pour que le meilleur d'eux-mêmes se révèle un jour, pour que le grain semé et enfoui par l'apôtre (laïc, religieux ou prêtre), envoyé du Père, y rencontre les richesses déjà présentes. Ces témoignages silencieux sont particulièrement nécessaires en pays musulman. On ne peut cependant s'en contenter; ils appellent en effet normalement le témoignage de la parole et de la vie publique¹. Reste évidemment qu'il y a diverses manières de dire cette parole en milieu musulman.

"Nous n'épions jamais assez le labeur que Dieu poursuit parmi les hommes dans le tuf de leur vie quotidienne" (Jean-Gabriel Ranquet). Ce livre tonique, qui fortifie la foi, nous y aide et nous aide à voir l' "âme chrétienne" des non-chrétiens².

¹ Certains, par vocation, demeureront dans cette vie cachée, pour d'autres, la majorité qui annoncent la Parole, Nazareth ne sera qu'une étape préparatoire à la vie publique, mais les témoignages de vie restent nécessaires pour les uns et les autres. Parlant par exemple du milieu ouvrier en France, Mgr Ancel insiste pour dire qu'on ne doit pas attendre que les réformes de structures soient faites et qu'on doit avoir la préoccupation continue de préparer les hommes à la foi au baptême (Alfred Ancel, "5 ans avec les ouvriers", Paris, Le Centurion, 1963, p. 39). Un témoin silencieux doit en effet brûler d'un feu dévorant : qu'un jour la Parole soit annoncée ; ce feu, "je m'épuisais à le contenir". (Jérémie, 20,9).

² COMPRENDRE, bleu, n° 38, 15 mars 1964, "Voir l' "âme chrétienne" des non-chrétiens".

TEXTE

INCONSCIEMMENT, CE QU'ILS ATTENDENT

(p. 32) "Millions d'hommes... Millions de tombes éparpillées sur notre terre. Efforts sans nombre pour y planter la Croix, souvent vains. Efforts pour que la stèle unique porte le nom chrétien, même si celui qui repose sous le tertre ne l'était guère... Stèle unique, réconfortante et que l'on peut compter, parce qu'elle dit ce qui se voit, ce qui se peut consigner sur papier. Musulman ?, juif ?, hindou ?, bouddhiste ?... Étiquettes que l'on voudrait barrer et remplacer. Étiquettes derrière lesquelles on risque d'oublier les hommes, qui sont d'abord, simplement et essentiellement tels, qui sont infiniment plus et infiniment moins que ce qu'ils affichent d'être. Et les hommes sont faits à l'image de Dieu, le Verbe de Dieu les éclaire, tous et chacun (Jn 1,9), sans qu'ils s'en doutent, et le Fils les a lavés dans son Sang... Et sa grâce travaille en eux, inconsciemment.

Inconsciemment ? Ce qu'ils attendent, n'est-ce pas d'abord que, ne faisant plus qu'un avec eux par l'amour, par le partage, leur propre mystère devienne conscient en nous et par nous ? N'est-ce point que, sel de la terre, nous nous perdions en eux pour que soit révélée leur saveur ? N'est-ce point qu'à notre lumière, le visage du Christ apparaisse peu à peu sur leurs traits ? N'est-ce point que par nous le Royaume soit déjà là parmi eux, sans qu'on puisse dire "le voici ! le voilà !" (Lc 17,20-21) ? N'est-ce point de partager notre être d'enfants de Dieu et de membres du Christ, et non point d'abord l'étiquette, dont ils ne peuvent saisir le sens, parce qu'elle évoque une réalité sociologique étrangère, qui s'oppose à la leur ?

Je rêvais au bord du Gange... Quelques-uns seulement, qui seraient fondus, noyés, au milieu de ces foules, comme le sel... et transformant, rien que par leur présence, les bains sacrés en autant de baptêmes, faisant monter tant d'offrandes jusqu'au trône de l'Agneau, confondant tant de misères avec l'agonie de Jésus sur la Croix... Et mettant Son Esprit, par contagion, au plus intime de leur prière, de leur pauvre vie d'hommes... Prêtant leur cœur, et leur foi, et leurs mains, pour qu'en eux et par eux ce soit la prière de Jésus qui s'élève dans les temples et dans les mosquées... En attendant de voir le jour - peut-être le Dernier Jour ? - où il ne restera plus qu'à y dresser l'Autel...

Chez nous, point de clochers et point d'églises. Des hommes, simplement des hommes, dont le cœur ne demande qu'à être le temple de l'Esprit. Et une tombe, perdue dans un jardin, avec deux stèles, dont l'une, prophétiquement, porte les paroles de Jésus"³.



S.M.A. Comprendre

20, rue du Printemps
PARIS
C.C.P. : 15 263 74

³ Sur une des deux stèles de la tombe de Ghaffar, le P. de Beaucueil, à la demande de la maman, a en effet écrit le texte des Béatitudes.